

## Le cadeau maternel

Marguerite Andersen

Number 67, Spring 1996

La croyance

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13815ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Andersen, M. (1996). Le cadeau maternel. *Moebius*, (67), 83–87.

## Le cadeau maternel

Marguerite Andersen

Ma mère n'était pas trop habile quand il s'agissait de préparer des colis postaux. Elle ne savait pas non plus faire des paquets-cadeaux tels que les vendeuses dans les magasins élégants en préparent avec du beau papier et de jolis rubans. Les maisons qui acceptaient de faire le travail pour elle et de se charger en plus de l'expédition, la rendaient heureuse. Ses trois filles vivaient à l'étranger et elle songeait continuellement à ce qu'elle pourrait leur envoyer.

Mais l'histoire que je voudrais vous raconter débuta cinq ans après la fin de la Deuxième Guerre mondiale, à une époque où les services de vente manquaient encore de finesse.

Voilà pourquoi le petit paquet qui m'arriva un beau matin, après un long voyage de Berlin à Tunis, avait l'air plutôt moche. Du papier brun troué aux coins, des timbres en train de tomber, une ficelle mal ficelée qui s'efforçait de son mieux de sauvegarder le contenu, bref, le facteur me donna ce jour-là mon courrier d'un air désapprobateur.

Une vieille boîte en carton, pas beaucoup plus grande qu'une enveloppe ordinaire. Peut-être s'était-elle achetée des gants ou bien des mouchoirs ? C'est ça, des mouchoirs. Une boîte à gants aurait été rectangulaire et non pas carrée comme celle-ci.

Je secoue la boîte, son contenu fait un petit bruit doux. Un bijou, peut-être, enveloppé dans du papier de soie ? Un portefeuille ? Pourtant, ce n'est pas mon anniversaire...

ANNIVERSAIRE. NAISSANCE. GROSSESSE. PEUR.

Deux, avait dû me dire ma mère, ça suffit. Elle-même en avait eu trois. Mais elle n'avait pas choisi d'aller vivre dans un pays étranger, sur un continent inconnu. Et elle n'avait eu que des filles, alors que moi, j'avais deux garçons.

« *Drei brauchst Du nicht* », avait-elle marqué sur la petite carte qui accompagnait son cadeau. Deux, ça suffit.

1950. TUNIS. CONTRACEPTION? PEUR.

Une fois par mois, cette terrible peur. Une semaine avant la date fatidique, les seins sont plus sensibles que d'habitude, premier signe qu'il n'y a peut-être rien. Mais le désir de voir du sang persiste, l'espoir. Enfin, le soulagement.

L'incertitude continuelle. De vagues tentatives pour apprendre ce qu'il faut faire. Capotes anglaises... *Coïtus interruptus*... Et aussi la méthode Ogino: des relations sexuelles seulement durant certains jours du cycle. Un calendrier où noter ce qui importe.

PEUR. JOUISSANCE?

Or, là, dans une petite boîte en carton... ma mère... Ma mère m'avait envoyé cet objet. Objet en caoutchouc, rond, d'à peu près sept centimètres de diamètre. Du caoutchouc brun rattaché à une espèce d'anneau, de ressort ou de spirale.

Clic, ça se plie. Clac, la chose reprend sa forme originale. Un bonnet. Un bonnet couvre-chef. J'en avais entendu parler. Une sorte de béret basque à mettre sur l'utérus. Couvrons l'entrée et le tour est joué, plus besoin de s'inquiéter.

Mais comment? Clic, je plie l'objet, l'introduis. Clac, aïe, est-ce installé comme il faut? Ou bien, tel un béret perché sur la tête d'un homme, l'objet couvre-t-il seulement une partie de ce qui est ici à protéger? Ne se tient-il pas de travers, penché d'un côté, avec coquetterie, comme pour inviter l'invasion? Sortons-le, vite. L'affaire n'est pas confortable.

Je fouille dans le carton, mais sans pouvoir trouver de mode d'emploi. « Ma fille saura, a-t-elle dû dire au pharmacien tout en payant pour sa trouvaille, elle est assez intelligente. » Certes, elle n'allait pas en discuter davantage avec un homme qu'elle ne connaissait pas. Elle fit de son mieux pour préparer l'envoi, le mit à la poste.

Il ne faut pas croire que je lui avais demandé de me procurer un tel objet. Nous n'avions jamais même effleuré le problème. Mais elle était probablement convaincue que je ne pourrais supporter une troisième grossesse, un troisième accouchement.

#### LE PREMIER

Peu après la guerre, dans un pays étranger, une langue étrangère. « Poussez, madame », dit la religieuse et je me demandais ce que j'étais censée pousser. Moi-même encore un enfant ou presque, je pensais que ce bébé allait tomber de moi, ramper vers l'extérieur, tout seul. « Poussez, madame. » Pas d'autre explication, aucune pitié devant mon ignorance, ma douleur, moi.

Il était tout petit, chétif. Malade. Moi aussi. Comment avons-nous fait pour survivre ? Je me le demande encore.

#### LE DEUXIÈME

Deux ans plus tard. Cette fois-ci, ma mère est avec moi. Je grogne, je hurle comme le font les femmes dans les romans que j'ai lus, les femmes qui accouchent derrière des portes fermées, pendant que les autres membres de la famille écoutent les cris terrifiants jusqu'à ce que la sage-femme apparaisse, finalement, avec le nourrisson enveloppé dans de doux molletons.

— Pourquoi cries-tu ainsi, me demande ma mère.

— Ben, je bafouille, les douleurs, tu comprends ?

Elle rit.

— Oublie-moi ça. Respire. Pousse quand je te le demande.

Mais, oh, maman... Pourquoi cet accouchement dure-t-il si longtemps ? J'ai envie de tout stopper, de dormir.

Une épisiotomie. À vif. Pas d'anesthésie, ni locale ni autre. Assis sur un escabeau placé entre mes jambes emprisonnées dans de froids étriers. Il a mis ses lunettes pour me rafistoler : « Ici, vous le sentirez. Là, vous ne vous en apercevrez même pas. Question de nerfs, madame. »

Ma mère me tient la main, me dit doucement à l'oreille qu'elle aimerait gifler l'homme cruel.

L'enfant est énorme. Douze livres. Resplendissant de santé. Moi, je suis exténuée, totalement. « Dors », me dit ma mère.

*DREI BRAUCHST DU NICHT.*

Exact. Mais alors, comment faire pour insérer le fameux objet ? Quand ? Pour combien de temps ? Quand faut-il le sortir ? Je consulte mon médecin. Il me dévisage, incrédule, me renvoie chez moi. Nous sommes en 1950, à Tunis. Aucune contraception. J'écris à ma mère sans lui dire que je suis incapable de me débrouiller.

Mais d'une façon ou d'une autre, par magie peut-être, ça marche, ça me protège. Un diaphragme dans une vieille boîte fait mon affaire. Pas d'autres grossesses. Pas d'autres enfants. De la jouissance alors ?

*DREI BRAUCHST DU NICHT.*

Pendant de longues années, je le garde. Je sais, ce n'est qu'un hasard, ma mère est morte depuis longtemps et de toute façon elle n'y est pour rien. Qui osera affirmer, de nos jours, qu'il y a vraiment un ciel ? Comment les âmes s'y rendraient-elles ? Non, c'est impossible, ma mère ne peut imposer sa volonté à mes entrailles d'où qu'elle soit, au paradis ou seulement dans ma mémoire.

J'ai changé d'homme. Je n'ai plus peur. Nous sommes au Canada, en l'an 1962. Nous avons la pilule, même. Mais, moi, je n'en ai guère besoin, j'ai un talisman en caoutchouc. Je ne le porte pas autour de mon cou, je ne le porte nulle part, je le garde simplement dans un tiroir. De la jouissance pure ?

Le nouvel homme est difficile, jaloux. Il aime le contrôle.

— Tu l'as déplacé !

— Quoi ?

— Le truc. Le diaphragme. Il était toujours ici, sous tes pulls. Quand tu sors, quand tu rentres tard, je regarde...

— Dans mes tiroirs, pour voir s'il y est ?

Je me mets à rire.

— Oui. Et, aujourd'hui, il n'y était pas.

Je ris. J'essaie de comprendre ce raisonnement sinueux : Elle n'est pas à la maison... Le diaphragme n'est pas à sa place... Elle l'a emporté... Elle est en train de faire l'amour... Non, je ne lui permettrai pas de me tourmenter ainsi.

— Il doit être quelque part. Sous mes culottes, peut-être... Hier, j'ai fait de l'ordre dans mes tiroirs.

Il ne me croit pas. Pourquoi pense-t-il que j'emploierais le diaphragme avec quelqu'un d'autre alors que je ne m'en sers pas avec lui? Pour garantir quoi? Mais pour quelle raison me croit-il infidèle? Je me fâche. Vite, il faut que je respire, il faut que je reste calme.

Je lui raconte toute l'histoire. Le petit paquet. Ma mère. Mon manque de dextérité. La force magique d'un diaphragme dans un tiroir.

*DREI BRAUCHST DU NICHT.*

Il ne me croit toujours pas. Je prends le cadeau maternel, le mets aux ordures. Le charme est rompu.

Je suis furieuse. J'ai mal. J'ai besoin qu'on me berce, me dorlote. Je pleure et je pardonne. La jouissance pure et simple n'existe pas.

Un an plus tard naît mon troisième enfant. Un accident? Une fille, en tout cas. Un peu comme moi, un peu comme elle. Trois maillons d'une même chaîne.

*DREI BRAUCHST DU NICHT.*

Parlait-elle de garçons? Oui, c'est évident. Je suis tellement heureuse d'avoir une fille à bercer, à dorloter, à protéger. Même si aujourd'hui elle a plus de trente ans.

Et vous l'ai-je dit? Ma mère magicienne me manque, ses cadeaux mal enveloppés ou non. J'aimerais la savoir près de moi, plus que dans l'esprit, j'aimerais qu'elle prenne ma main quand de nouveau la douleur frappera, le désespoir inévitable.